

## « Ateliers-Philo »

Florence Lavault  
CM2 Ecole de Walheim

Nous avons expérimenté les ateliers-philo, ou plutôt « ateliers de discussion à visée philosophique » à l'école primaire. Dit ainsi cela peut paraître étrange, voire incongru, mais ce fut une expérience très enrichissante et nombreux ont été les élèves qui ont regretté l'arrêt du dispositif - faute d'intervenant extérieur - après 6 semaines.

### Pourquoi les mettre en place ?

Notre petite école est rurale (j'admire les moutons et les cerisiers en fleurs de ma fenêtre) et pourtant de plus en plus touchée par des phénomènes dont on a longtemps cru qu'ils étaient réservés aux quartiers urbains : paupérisation, démission parentale, incompréhension face aux exigences et aux valeurs morales de l'école, bref un cocktail de facteurs d'exclusion de la société.

Ces dernières années, et cette année encore confirme la tendance, certaines classes sont minées par des comportements d'enfants qui ne comprennent pas vraiment pourquoi ils viennent à l'école, ou pensent qu'ils n'y ont pas leur place. Leur entrée dans les apprentissages est devenue tout simplement impossible, faute de se projeter dans l'avenir, mais aussi m'a-t-il semblé, faute de pouvoir comprendre le point de vue d'un autre ou d'exprimer leur ressenti, sans parler de pouvoir confronter une idée à une autre afin de la faire évoluer.

L'objectif de ces ateliers était donc à la fois d'autoriser la prise de parole personnelle face au groupe (concrétisation du droit d'expression consacré par la Convention des droits de l'enfant), de trouver des motivations à l'apprentissage aussi bien que d'apprendre à penser par soi-même dans un cadre sécurisant, ce cadre étant garanti par un protocole que nous verrons plus loin. Certes des parents ont pu penser : « Ce n'est pas dans les programmes ». C'est vrai, mais dans l'esprit, si : le débat à visée philosophique permet d'élucider les missions de l'école en oeuvrant à la liberté de conscience, à l'émancipation de la personne. « C'est l'exercice même de la pensée que l'école a le devoir de transmettre à travers des savoirs et de la culture, et non des contenus de connaissance coupés de leur source vive et de leur sens. » (Jocelyne Beguery, *Philosopher à l'école primaire*, éd. Retz)

De plus Le langage est utilisé dans l'atelier philo comme l'instrument de la pensée : dans cette expérience, les élèves peuvent découvrir un autre usage du langage, qui n'a pas forcément ce statut à la maison, ce qui est source de bien des malentendus dans le rapport au savoir et ainsi de bien des inégalités... En décortiquant ce que recouvre le terme « liberté » ou « heureux », ils devinent la richesse infinie des concepts et s'approprient une langue commune, une langue explicitée.

Enfin, et ce n'est pas la moindre raison, puisque pour tout avouer, c'est la première espérance qu'a fondé l'équipe en se lançant dans l'aventure de la discussion à visée philosophique : amener les élèves à respecter l'autre et respecter les règles de la vie commune en les faisant réfléchir à la dimension morale et collective des actes individuels, en découvrant le point de vue de l'Autre.

### Comment mener ces ateliers-philo ?

Nous avons fait appel à la psychologue scolaire pour nous faire expliquer les modalités de fonctionnement. Pour ma part, j'ai commencé à lire un peu sur la question (cf infra).

Il est souhaitable d'avoir des petits groupes (8 à 10 élèves pour 1 enseignant) mais nous avons dû pour des raisons pratiques partager les classes en 2 groupes de 13 ou 14 élèves, du CE2 au CM2. Il faut en ce cas veiller à ce chacun puisse prendre la parole. Ainsi le maître E prenait en atelier une demi-classe à moi, je prenais en atelier une demi-classe de ma collègue, qui elle-même gérait les 2 autres demi-classes sur un sujet d'éducation civique. (Faute d'intervention possible du maître E, sur l'autre site du RPI, les collègues en charge du CP et du CE1 organisaient les ateliers sur les heures d'APC. A ma connaissance, les maternelle n'y ont pas participé, mais il faut savoir que ça marche très bien dès 3 ou 4 ans, d'après mes lectures : les petits se débrouillent très bien avec les concepts, comme avec le protocole, l'enseignant aidant à reformuler.)

Nous avons choisi la dernière heure du vendredi, sans restreindre le temps imparti et sans déroger : les élèves attendaient donc ce moment, différent pour eux du temps ordinaire de classe. Nous avons choisi d'échanger les classes pour accentuer l'effet de distanciation induit par le protocole. La titulaire de la classe indiquait simple-

ment plusieurs « présidents de séance » possibles, suffisamment matures pour prendre la parole devant le groupe et distribuer la parole aux participants. Le président (choisi d'abord par moi puis élu par ses camarades à la 3<sup>e</sup> séance) rappelait d'abord toutes les règles à respecter, affichées également, mais ne donnait pas son avis ensuite dans la discussion. Les participants sont de préférence assis en cercle dans un souci d'égalité dans l'exercice de la parole. J'étais observatrice, dans le cercle, mais sans donner mon avis. Je donnais le sujet, écrit au tableau (le premier étant « à quoi sert l'école ? », puis « qu'est-ce que la liberté ? », le dernier étant « qu'est-ce que la gentillesse ? » ou « la honte », demandé par un groupe de CM1-CM2). Puis chaque enfant écrivait ses idées sur son ardoise, dans un silence recueilli, l'idée étant de ne pas se laisser envahir dans un premier temps par les idées des autres. Puis, toujours dans le silence, ceux qui veulent prendre la parole lèvent la main, sont notés au tableau puis invités par l'enfant-président à parler. En tant qu'observatrice je veille à ce que les règles soient respectées (on écoute l'autre, on ne se moque pas,...) et à la fin du tour de parole, je formule une problématique en relisant les phrases notées et en soulevant un paradoxe par rapprochement des idées exprimées. Je ne formule aucun jugement, puisqu'il a été dit avant de commencer qu'on peut tout dire du moment qu'on ne se moque pas, et qu'on reste poli. A nouveau chacun réfléchit à l'écrit et on procède à un nouveau tour de parole, puis à un 3<sup>e</sup> voire un 4<sup>e</sup> si besoin. Pour clore la discussion (ce n'est pas un débat, dans le sens il ne s'agit pas convaincre et de l'emporter : l'autre n'est pas adversaire, mais partenaire), chacun est invité à noter dans un petit carnet personnel (réalisé pour l'occasion pour les élèves de ma collègue, à la fin du cahier d'écrivain pour les miens) les pensées qu'ils ont jugées les plus importantes, qu'elles soient de lui ou non, et enfin les illustrer pour les garder en souvenir, et les compléter par d'autres plus tard, si l'occasion se présente.

#### **Notre ressenti :**

Ma première joie, dans cet exercice, c'était le calme impressionnant qui régnait dans la pièce : avec quel sérieux ces petits élèves, très durs toute la semaine, et plus agités encore le vendredi, participaient et respectaient à la lettre le protocole. C'était un apaisement pour eux et pour moi, et nous en ressortions très heureux, même si les idées n'avaient pas été extraordinairement originales. Je sais que c'est dû en partie à la nouveauté de la situation pour eux, mais tout de même, c'était une vraie victoire pour eux que de donner son avis, entendu, l'un après l'autre, mais

aussi d'être capable de différer la prise de parole, attendant plusieurs minutes entre l'idée et son expression. Du même coup cette expression, réfléchie, gagnait en qualité syntaxique, en clarté.

L'autre groupe, constitué de mes élèves un peu plus grands et surtout habitués aux « conseils de classe » dont le déroulement est proche de ce protocole, a très bien fonctionné aussi, sans déroger aux règles, mais est allé plus loin dans la discussion, si j'en crois les brefs comptes-rendus de mon collègue. La préparation des problématiques (à l'aide de petits livres de « philosophie » pour la jeunesse) permettait de creuser davantage les concepts (plus facile avec « la liberté » qu'avec « la honte » !). Cependant le hasard du vécu personnel peut amener une situation intéressante. Aussi je ne résiste pas au plaisir de relater cette réflexion d'un groupe : à l'occasion d'un repas partagé entre personnes qui se connaissaient peu, les convives constatent qu'un des leurs, d'origine africaine, mangeait avec les doigts, les autres s'apprêtant à manger avec leur fourchette. Question : comment faire pour éviter de faire ressentir à cette personne la honte ? La réponse est venue après un moment de réflexion intense : « Je mangerais moi aussi avec mes doigts. » Dans une tranche d'âge prompte à dénigrer, exclure, rechercher un bouc émissaire pour asseoir une fragile quête d'identité, on mesure tout le chemin parcouru en terme de prise en compte de l'Autre !

Inutile de dire que l'on peut percevoir les enfants autrement que dans leur traditionnel rôle d'élève : leur ressenti et leur vécu apparaissent en filigrane dans leurs affirmations, l'enseignant comme chacun des élèves peut modifier sa manière de percevoir tel ou tel enfant, tandis que celui-ci s'est sans doute senti un peu mieux compris, pour un petit moment. Trop petit moment.

Finalement c'est une expérience, difficile à réaliser par manque de personnel, mais très constructive, donnant du sens au langage comme outil pour penser le monde, aux relations humaines et reconnaissant la valeur de chacun et par là-même l'intégrant à la société tout en permettant d'y être unique, « libre », dirait un des enfants de CE2...

Comme les enfants, je soupire : pourquoi faut-il déjà arrêter ? (au bout de 3 semaines par groupe, soit 6 semaines en tout). Par contre j'essaye d'avoir la même qualité d'échange dans d'autres occasions en grand groupe, que l'on réfléchisse en histoire, en littérature... Pour les novices, ce peut donc aussi être une expérience fondatrice qui amène à faire évoluer la pratique du métier.